

La granta raissè : (patois du district de Grandson)

Autor(en): **S.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 8

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209365>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA GRANTA RAISSÈ

(Patois du district de Grandson.)

MÈ fiò bin què vo n'ai pas zeu-zu cognù Davi Ferrailon, lo martsau? Oi bin mè; et mè vè vo z'esplicà cin qu'in est :

C'étais on bon vilhio, commint on lè trovavè din lo tin. Bon martsau, bon travailleu, on pòu farceu, què bèvèssai bin cauquè coups, commin tu lè martsau, mais pas trop, por cin què s'étais ramassà bin auquè. Sa fouardzè étai frantsè d'inpouètica, bin pliacha, à mailin d'ao vèladzo, vè lo borni. A l'heura d'ora, l'avai son valet — on bon gaillà dè 25 ans — doù z'ovrai martsau, on charron, què travaillivont fermo. Por lu, sè fasi vilhio, è sè refiavè 'na fraiza, surto d'au qu'on nè fouardzivè plie avouè d'ao tserbon dè boù qu'est tro teheu. Avouè lo tserbon dè pieura, à bin sudavè mau, à bin freassivè tot. E dèssai : « Por mè, nè vèyo pas 'na gota din ci fù; mè faut laissi fèrè lè dzouvèno. »

Commint i'é de, sa maison étai bin pliacha; à plian-pi, l'avai la fouardzè avouè trai fù et to cin què va avouè; la bouëtica à charron et 'na granta remisa, iò ferravont è reduisant lè tsè, tserru et tot cin què demandè de la pliachè. Aò dèssu, l'avan on bon lodzèmint por lu et sa fèna et duvè tsanbrè po lè dzouvèno.

Po sa fèna — 'na grant etsila dè casi six pi, kè n'avai quasi plie min de dins — c'étais 'na prào bouèna dzin, 'na frezetta piorna, què ronnavivè gaillà, quand sè n'omo avai bu 'na gota et què chtu tretavè dè villie piorna, dè granta raissè, po liai repondrè; mais c'étais tot.

Ora què vo z'ai tot esplicà, atiuta chta qu'est arrevaiè tsì Davi Ferrailon on lindèman dè bouènan, adon què lo valet et lè z'ovrai ètan oncouèra in fita. Lo père bargagnivè pè la fouardzè, à rappondrè dè tsènè, iò ein l'ingrindzivè oncouèra, cà elieuè pètitè sodèrè brelavon chā. Tot por on cou, vouaitzé oncouèra son vèsin, lo Djòzet à Gros qu'arraivè et què liai dit :

— I'é lé on gros grebat dè sapin à raissè, vè l'ottò; porrè cin fèrè chta vèprà avouè mon bouebo. Eri-vo rin 'na granta raissè à mè pretà ?

— Eh, pardieu oi, qu'è i'in è ièna; l'est lé dèssu; mais liai manquè dai dints!

Yò lo Djòzet sè fote à rirè in vèrin lè talon et in dèzint :

— Tè brelai pirè po on martsau, va!

S. G.

Les vieilles chansons.

Le Sans-souci.

Pour plaire dans le monde,
Il faut également
Près de brune ou de blonde
Se rendre entreprenant;
Oui, je sais également,
Près de brune ou de blonde
Me rendre entreprenant.

Tantôt pour la douce Sylvie,
Je chante des airs languissants,
Auprès de la vive Emilie,
Bientôt je brusque les moments;
Et pour compléter la folie,
Tendrement j'endors les mamans.
Quoi qu'on fasse ou quoi qu'on dise,
Toujours je m'humanise;

Je sais aussi brûler un grain d'encens.
Pour plaire dans le monde,
Il faut également,
Près de brune ou de blonde
Se rendre entreprenant;
Oui, je sais également
Me rendre entreprenant.
Oh! rien ne m'épouvante,
Et j'attends le destin;
Je ris, je bois, je chante,
J'éloigne le chagrin.
Bravant les ridicules,
J'amasse de l'argent:
Sans crainte et sans scrupules,
Je jouis du présent.

Toujours joyeux, je répète en chantant :

Pour plaire dans le monde,
Il faut également
Près de brune ou de blonde
Se rendre entreprenant;
Oui, je sais également,
Près de brune ou de blonde
Me rendre entreprenant.

(Communiqué par Pierre d'Anlan.)

Chez le juge. — La malle que vous avez laissée en garantie à l'hôtelier est pleine de cailloux!

— Pas étonnant... je suis minéralogiste.

Chacun son goût. — Jeannot s'ennuie. Il grimpe sur la palissade qui longe la voie, s'assoit et là, un brin d'herbe entre les dents, les jambes ballant dans le vide, il attend.

Passe son ami Colin.

— Ben, qu'est-ce que tu fais là, Jeannot?

— Tu vois, je m'amuse.

— C't'idée! S'assoit sur une palissade pour regarder passer les trains!

— Pourquoi pas? Y a bien des gens qui prennent le train pour regarder défiler les palissades!

AUTOUR DE L'URNE

ALO, conseiller, voilà qui va falloir revoter pour ce Grand Conseil?

— Eh bien, oui.

— Ça vous ferait rien d'y retourner... quoi?...

— Oh! bien... voilà... voilà... On a fait son temps... Y faut faire place à d'autres, plus jeunes, plus...

— A qui, par exemple?...

— Je sais pas... C'est pourtant pas le bois qui manque, dans la commune.

— Hum!... hum!... Je sais bien que le Louis à l'assesseur à rudement envie d'y aller.

— Le Louis à l'assesseur?... Depuis quand?

— Déjà à la dernière vote, y disait...

— Que disait-y?

— Y disait... Oui, enfin, qu'on devait un peu changer; qu'y fallait pas que ce soit toujou les mêmes;... que le Grand Conseil n'est pas comme le Sénat, en France, où y a des membres émanovibles...

— Oué, c'est ça, je comprends... ôtez-vous de là que je m'y mette. Oh! bien, n'y est pas encore le Louis à l'assesseur, au Grand Conseil!

— C'est sûr!... Y faut voi le vote.

— Le vote! le vote! On est là, que diable!

— Le bon sens... Estiusez, conseiller; je disais ça parce que vous aviez l'ai de dire que vous en aviez assez... Alo...

— Alors, quoi?

— Rien.

— C'est pas que j'aie envie d'y retourner, au Grand Conseil. D'abord je n'ai plus le temps. Mais qu'a-t-y fait, le Louis à l'assesseur, pou y aller, lui? Ces jeunes gens, ça n'est pas lavé dernier les oreilles que ça s'en croit déjà pi qu'un pao su on niollan.

— Il a pourtant été à l'Ecole Industrielle.

— Et puis, quoi! Croyez-vous, Daniet, qu'y suffise d'avoir été à l'Ecole Industrielle pour représenter la commune au Grand Conseil; pour discuter les lois, pour voter les décrets, pour faire les rappsos? Y serait joli, là-bas, avet son Ecole Industrielle!

— C'est sûr. Seulement, y paraît que les jeunes sont tous pour lui.

— Qu'en savez-vous? Qui vous a ça dit?

— On le dit... un peu partout dans le village.

— Les jeunes! Ce n'est pas tout que les jeunes! Et les vieux, les gens sensés, pour qui sont-y? Sont-y aussi pour le Louis à l'assesseur, dites? ...Dites!

— Oh! les vieux, c'est sûr, qu'eux... quoi! y sont... les vieux... On ne sait jamais ce qu'y pensent qu'après le vote.

J. M.

Remis sur pied. — Le docteur X... est vraiment un médecin étonnant. C'est lui qui m'a soigné lors de ma dernière maladie. Il m'avait promis que je serais sur pied en un mois.

— Et il a tenu parole?

— Oui. J'ai dû vendre mon auto pour payer sa note.

Les mystères du scrutin. — Réflexion d'un député qui n'est pas sûr d'être reporté aux prochaines élections :

— C'est drôle, à mes cours de répétition j'attendais avec impatience les dernières heures des manœuvres et maintenant j'appréhende les manœuvres de la dernière heure.

Simplicité démocratique. — Feu M. Marc Ruchet, peu après son élection à la présidence de la Confédération, était venu à Lausanne, sans tambours, trompettes ni escorte, ainsi que le font nos présidents.

Il rencontre un de ses anciens subordonnés, alors qu'il était chef du Département de l'Instruction publique et des cultes du canton de Vaud.

Ce dernier, n'avait pas vu M. Ruchet, qui l'interpelle familièrement :

— Eh! mon cher M..., vous êtes bien fier depuis que je suis président de la Confédération!

LES SONNETS DU BONHEUR

IL est bien des façons de concevoir le bonheur.

On en jugera par les trois sonnets ci-dessous. Le premier, nous l'avons vu, superbement imprimé, encadré et sous verre, chez un ami du *Conteur vaudois*. Il est du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né en Touraine en 1514, mort à Anvers, en 1589.

Le voici.

Le bonheur de ce monde.

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'en-
Posséder seul sans bruit une femme fidèle. [fans,

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avec ses parents,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes,

Conservant l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

1580.

PLANTIN.

Ce sonnet et le troisième sont vraisemblablement d'hommes mariés. On devine que le second a été écrit par un célibataire. Il est du poète genevois Spiess et n'a été tiré qu'à vingt exemplaires, signés par l'auteur.

Vita beata.

Pour mon ami Georges Werner.

Posséder, sans conteste, aux abords de la ville
et près du lac où glisse un indolent bateau
parmi les châtaigniers d'un agreste coteau,
rustique et spacieuse, une maison tranquille;

éviter, avec soin, les discordes civiles,
mais se passionner pour Greuze ou pour Watteau;
se lever tard et, néanmoins, se coucher tôt;
surtout jamais n'offrir à la Femme un asile;

avoir quelques amis, dévoués et diserts,
goûter Chopin, Schumann, Beethoven et Wagner,
relire et commenter Guérin, Samain, Verlaine,...

fuir les scrupules sots, les tracassés, les remords,
les vains espoirs et les métaphysiques vaines:
c'est vivre avec sagesse en attendant la mort.

1905.

Henri-C. SPIESS.

Le dernier sonnet, le plus récent, est dû à la plume d'un Vaudois de nos amis, lequel, comme M. Spiess, s'est inspiré de Plantin.